



arno
bertina

l'âge
de la
première
passe

calles

DU MÊME AUTEUR

Romans

Le dehors ou la migration des truites, *Actes Sud*, 2001; «*Babel*» n° 599, 2003

Appoggio, *Actes Sud*, 2003

Anima motrix, *Verticales*, 2006

Je suis une aventure, *Verticales*, 2012

Des châteaux qui brûlent, *Verticales*, 2017; «*Folio*» n° 6700, 2019

Récits

La déconfite gigantesque du sérieux, *Lignes/Léo Scheer*, 2004

J'ai appris à ne pas rire du démon, *Naïve*, 2006; *Hélium*, 2015

Ma solitude s'appelle Brando, *Verticales*, 2008

SebecoroChambord, *Ciclic et Domaine national de Chambord*, 2013

Des lions comme des danseuses, *La Contre Allée*, 2015; réédition augmentée, 2019

En collaboration

Anastylose, avec L. Michaux, Y. De Roeck et B. Gallet, *Fage éditions*, 2006

Une année en France, avec F. Bégaudeau et O. Rohe, *Gallimard*, 2007

La borne SOS 77, avec L. Michaux, *Le Bec en l'air*, 2009

Numéro d'écrou 362573, avec A. Michalon, *Le Bec en l'air*, 2013

Pour la jeunesse

Énorme, avec le collectif *Tendance floue*, *Thierry Magnier*, 2009

Dompter la baleine, *Thierry Magnier*, 2012

l'âge de la première passe

arno bertina

l'âge de la première passe

récit

verticales

Les affirmations et opinions politiques qu'on trouvera dans ce récit n'engagent que moi. L'ONG Actions de solidarité internationale (ASI) ne saurait être considérée comme solidaire des pages qui suivent; elle n'a jamais été impliquée dans l'écriture de ce livre que je ne lui ai pas même proposé de relire ou d'amender.

A. B.

Photographie de couverture :
Arno Bertina.

© Éditions Gallimard, mars 2020.

Pour Adrienne O.

1

Avais-je compris qu'il y aurait des prostituées? Suis-je entré parce que c'était clair? Peut-être étais-je seulement en train de chercher un endroit moins sinistre que le bar de l'hôtel et son couple de serveurs abrutis par l'ennui, la lumière glauque et la télé... (Une seule chose plaisante là-bas : l'affichette qui listait les destinations desservies par Ethiopian Airlines : PÉKIN / GUANGZHOU / HONG KONG / MUMBAI / BEIRUT / DUBAI. Ah, quitter le Congo pour Bombay à bord d'un de ces avions! J'aurais eu l'impression de faire la nique à ces soirées poisseuses, cercueils de toutes les aventures imaginées.)

La vie se devine du trottoir déjà – c'est d'ailleurs pour ça qu'on entre, et qu'on peut voir ensuite, au fil de la soirée, des visages d'hommes ou d'enfants sortir de l'ombre et venir se brûler les yeux au spectacle des verres pleins et des corps qui se frôlent ou qui se touchent, les premières contorsions du désir; elles sont sans morale, les fenêtres, si la rose est sans pourquoi. La vie passe les baies vitrées – rien de ce qui se joue dans le bar à puttes ne sera secret, ou étranglé par la pudeur. Est-ce qu'il y a de la musique?

Je ne sais plus. Ce dont je me souviens : à peine installé je comprends que l'arrière du comptoir n'est pas l'habituelle zone réservée à la direction, au personnel. Il y a du monde, et cette anarchie joyeuse me ramène par la pensée dans un bar de Vendée où le patron nous laissait ouvrir les frigos et noter ensuite, sur le carnet, ce qu'on lui devait. Tout ce que cela changeait, la levée de ce verrou...

Mis à part deux ou trois hommes, les clients sont blancs, et les femmes sont noires. C'est cette répartition, des couleurs et des solitudes, qui me fait comprendre où je me trouve, et qu'elles se prostituent. Mais ces femmes n'ont rien en commun avec les entraîneuses que j'ai pu voir en Allemagne par exemple, et du côté de Pigalle, où l'ambiance est morne. Ça braille ici, et ça rit fort. Quand l'une d'elles s'insère en gueulant dans une conversation, elle peut revenir au comptoir, ensuite; le but n'était pas de fondre sur un client. Il n'est pas tard, 21 heures peut-être, mais l'ambiance est électrique et débraillée comme à minuit.

Grande gueule, celle-ci passe d'une table à l'autre quand elle n'apostrophe pas les gens depuis l'autre bout de la pièce. Celle-là danse les yeux fermés et va se rasseoir sans jeter un œil à la salle – elle n'a peut-être dansé que pour elle-même, ou ses fantômes.

Certains se connaissent, d'autres se retrouvent.

Parmi les hommes on trouve un peu de tout : un ou deux tatoués – gras mais costauds; quelques types sont un peu plus smarts – l'un d'eux est venu avec sa compagne, « de Toulouse! » (elle le dira cinq fois peut-être); et d'autres enfin, qu'on finit par remarquer à force de les voir essayer

toutes les attitudes possibles (le mec décontracté, baroudeur, blasé ou excité) – peu habitués à fréquenter ce genre d'endroit, ils se demandent quoi faire de ce corps qu'ils ont, gros paquet de linge propre.

La vulgarité possible est annulée par les blagues, une forme de familiarité. On se tape dans les mains, on s'embrasse. On pourrait croire qu'on fait le tour des amis, et c'est peut-être le cas. Au grand jeu des saillies saluant l'arrivée de tel ou telle, tout a l'air sincère, ou la pièce est très bien jouée, et les femmes semblent aussi souveraines que certains hommes. Celles qui entreront au fil de la soirée auront toutes le sourire de qui vient s'amuser.

*

En 2014, je décolle de Roissy pour Pointe-Noire. C'est une première, je ne connais pas le Congo. Bamako, Djenné et Mopti, en 2008 ; Alger et Sidi Bel Abbès en 2012, avec Héloïse et notre fille Margot ; Tanger l'année d'après, avec Emily, et plusieurs fois ensuite ; Yaoundé, pour aller à Bangoulap, non loin de Bangangté, en juillet 2014 – soit le Mali, l'Algérie, le Maroc et le Cameroun. Mais le Congo en vrai, c'est-à-dire autrement que dans Conrad, Gide ou *Équatoria*, non. Et Djibouti ce sera plus tard : en 2018.

Je vais travailler dans un lycée qui a tout du terrain vague mais les élèves embarqués dans le projet vont se révéler extraordinaires. (On adapte *Johnny chien méchant*, un roman d'Emmanuel Dongala.) Journées pleines, intenses, enthousiasmantes. Le soir, je dîne avec Éric, un compo-

siteur qui est partie prenante de ce projet, et on se sépare devant le Migitel où nous avons chacun une chambre – j'ai besoin de marcher un peu. Cette routine jusqu'au jour où je découvre le bar dont je viens de parler.

Avec mon carnet de notes, et sans doute un livre, je dois être comique – qui vient ici pour lire?! De fait on va d'abord me laisser boire tranquille – cela va même durer assez pour que j'en vienne à me poser des questions. Un type s'installe à côté de moi et commence à me parler – je suis rassuré. Mais très vite il m'ennuie, et je devine qu'il fait tout ça parce qu'il m'a confondu avec un porte-monnaie. Pour couper court je lui paie un verre mais il continue; il ne voulait pas seulement une bière mais aussi me casser les couilles. Tendus, je finis par lui dire que je veux lire, merci. Il prend sa pinte et jette immédiatement son dévolu sur quelqu'un d'autre.

Cela fait peut-être quarante pages que je suis là quand une femme vient s'asseoir à ma table. Je ne me souviens pas en détail de notre échange, des verres que j'ai dû offrir, qu'elle n'aura pas bus bien entendu, mais de la gêne qui s'est installée entre nous, assez vite, oui. Je n'arrivais pas à donner un tour enlevé à la conversation, et elle attendait que ce soit moi. Au bout d'un moment, elle s'est mise à me le dire un peu, je crois, ou en tout cas à regarder son téléphone. J'étais embêté, presque paralysé; alors qu'il s'agissait évidemment d'une femme qui attendait que je l'invite, c'était à moi d'être charmant ou, à la rigueur, intéressant, drôle, coquin. Alors que l'ambiance autour continue d'être électrique, une bulle nous empêche de respirer, microclimat

sur notre table – on s’ennuie. Pourtant elle ne lâche pas sa proie. Comment la rembarrer ? Je veux toujours être poli... Ça m’a souvent pourri la vie alors que le but de la prévenance est de la rendre plus douce. Je devrais payer et partir... Je déteste ce qui est en train de monter ; sans l’avoir voulu je me retrouve dans une situation de drague en bonne et due forme, et comme d’habitude je commence à me désunir – mais si l’on perd toujours ses moyens alors une question s’impose : en a-t-on eu, un jour, des moyens ? Voilà le puits sans fond où je me suis abîmé entre mes 17 et mes 30 ans peut-être : en venir tout de suite à se sentir au bord du gouffre. En venir immédiatement à se penser sans charme et sans ressource, idiot, parce que incapable d’être quelqu’un avec brio, de mettre le feu à la conversation et aux regards.

J’ai beaucoup construit là-dessus, bien sûr, pour me sauver. Et n’ai plus vu dans le jeu de la séduction qu’un moment très hypocrite.

— Est-ce qu’on ne sait pas immédiatement si on a envie de quelqu’un ? Quand j’entre dans une pièce, je sais tout de suite si j’ai envie de telle ou telle femme... Est-ce que ce n’est pas pareil pour toi ? Est-ce que le jeu de la séduction n’est pas un délai inventé pour que les gens ne partent pas de suite ensemble ?

— Une convention ?

— Plus que ça ! Une affaire morale, un jeu perdant-perdant. Tu avais peut-être envie de lui, ou d’elle, mais elle ou lui s’avère pataud ; au lieu de citer Seinfeld ou

Louis C. K. (en américain dans le texte), il explique un sketch de Roland Magdane! La cata! Évidemment il rougit presque aussitôt; il a compris qu'elle n'enlèvera pas son string pour Roland Magdane. À cause de ce faux pas, il peut mettre un mouchoir sur son désir, et puis voilà.

— Ça ne vaut que pour le cul, ton truc.

— Non, pour les sentiments aussi. T'es dans une soirée, la personne que tu ne connais pas encore fait deux ou trois gestes et dans ce que ça dit presque tout est condensé. Les dix années de vie commune ne seront qu'une dilatation de ce qui était contenu dans sa façon de se lever du canapé, de rire à une blague et de chercher une signature sur ce pied de lampe qu'elle a remarqué – tout en dansant un peu parce que c'est « Billie Jean », ou « Crazy in Love ».

Je n'ai pas fait le lien tout de suite mais fréquenter des prostituées aura certainement été une façon de prendre de vitesse ces relations *normales*, de ne pas avoir à jouer le jeu de la séduction. L'argent pose un problème (ou il en révèle un) mais il en résout aussi un autre (mes complexes ne sont plus au centre et pétrifiants, ni la certitude de n'être pas brillant, drôle et captivant). L'argent n'évacue pas complètement ces inhibitions car les prostituées parviennent parfois à faire le tri parmi les types qui arpentent la rue – leur science de l'évitement, leur connaissance de la psychologie des hommes qui viennent les voir... Il suffit de rester une heure dans une rue où se trouvent des prostituées pour comprendre comment elles zappent, et avec quelle effica-

cité, ceux dont elles ne veulent pas... La rue est pleine d'agneaux, il y en a plus qu'on ne croit. Il suffit de ne pas croiser leurs regards et ils n'approcheront pas... J'en ai vu – c'est facile à observer – faire trois fois le tour du quartier pour repasser devant une femme et, cette fois, être invité par elle – un regard suffit. À son troisième passage, c'est un classique, elle est entre-temps « montée » avec un autre. Pour les violents il faudra inventer, mais quant aux agneaux ce n'est pas trop compliqué. Bref. L'argent n'évacue pas le manque de confiance mais enfin l'échange est plus rapide, et la vexation carrément moins cuisante. Le client d'une prostituée joue moins gros que celui qui a un rendez-vous galant ; dans une relation tarifée ce n'est pas tout mon être social & intime qui est en jeu, susceptible de s'effondrer s'il est fragile.

Pour jouer le jeu de la séduction, il faut être capable de se projeter, ne pas croire qu'on pourrait tout perdre dans ce dehors, et se retrouver dramatiquement à vif. Tous les clients ne veulent pas asservir les femmes dont ils s'approchent, avec lesquelles ils vont monter, et à travers elles la femme en tant qu'altérité ; toutes les bêtes blessées ne cherchent pas à mordre.

Les très rares amies à qui je me confiais s'étranglaient un peu : « Tu complexes?! » À l'inverse, jamais une prostituée ne m'a dit ça. Toutes savent que les complexes n'ont rien à voir avec le monde objectif. (J'adore cette anecdote qui met en scène le psychiatre catalan François Tosquelles : enfermé avec d'autres réfugiés espagnols dans le camp de Septfonds, constatant la détresse de nombre des siens, il

recruta parmi les réfugiés celles des femmes qui avaient exercé comme prostituées, avant l'exode, pour lui servir d'assistantes ou d'infirmières. « Qui d'autre qu'elles pour bien connaître l'âme humaine? » répondait-il à ceux qui s'offusquaient.)

Les complexes, ça se soigne, sans doute, mais être avec soi-même comme avec un psoriasis, et avoir construit sur ça, en plus, s'être jeté sur l'écriture pour tenter de se disperser ou de se multiplier... Combien d'années et de rencontres (amoureuses ou amicales) faut-il tenir pour qu'être avec soi-même ne revienne plus à se gratter jusqu'au sang? C'est à 35 ou 40 ans que des amies m'ont dit des choses flatteuses. Je ne mens pas : c'était si peu recevable que je devais botter en touche immédiatement.

— Tu as vu le dernier but de Mohamed Salah? Beau, non? Cette année, les Reds, c'est quelque chose! Tu connais « You'll Never Walk Alone »?

Quand on s'est construit à l'envers, sur l'idée qu'on est repoussant...

La prostituée n'est pas celle devant laquelle on est moins nu car nous payons; c'est la femme devant laquelle on est moins nu parce qu'elle a peut-être tout vu mais surtout parce que devant elle on n'est pas évalué; il ne s'agit pas qu'elle devienne dingue de nous...

— Quoique... Est-ce que chaque client ne garde pas secrètement l'espoir qu'après avoir vu tant d'hommes elle aura envie de passer de l'autre côté *en me choisissant*? Comme si le masculin était l'objet du showroom à ciel ouvert qu'est la rue Saint-Denis, et non le féminin.

L'ÂGE DE LA PREMIÈRE PASSE

En payant 50 ou 70 euros j'achetais, en même temps que le droit de toucher son corps, le sommeil ou le silence de mes complexes.

Dans ce bar de Pointe-Noire, face au restaurant Le Cactus, je vais avoir du mal à faire que la jeune femme renonce. Elle est belle et sexy mais je ne veux pas. Les explications font un bouquet. Je distingue au moins celle-ci : je ne veux pas ressembler à ces Occidentaux baisant pour pas grand-chose dans les pays perdus ; qui n'y viennent que pour ça, même, nous disent les reportages ; je ne veux pas ressembler à ces expats pères de famille qui, suivant l'image d'Épinal, quittent le foyer la larme à l'œil, « Vous me manquerez », mais la bite impossible à essorer – dès Roissy. « Enfin la belle vie, et pour des clopinettes ! » Je ne peux dénoncer le néocolonialisme de l'État français et en jouir à mon échelle dans le même temps. Si j'accède au corps de cette femme pour le prix de deux déjeuners dans une paillote, la preuve est faite qu'elle est violentée par un système qui prive les Congolais de la richesse de leur sous-sol, notamment, et de la souveraineté de leur État comme de ses individus. Violence qui me permet, en France, un certain confort.

Je ne partirai pas avec elle, nous n'irons pas jusqu'à ma chambre d'hôtel. Pour autant je ne peux pas dévier la

conversation, chiante, fausse, et lui poser des questions sur ce qu'elle est en train de vivre, à cette table, avec ce Blanc très insipide. Cette conversation qui l'ennuie est aussi ce qui la sauve ou ce qui l'aide, peut-être même la fait se tenir droite. On a besoin de croire aux costumes qu'on enfile, aux histoires qu'on raconte aux autres. Et là, au moins dans l'attitude, elle n'est qu'une femme bavardant avec un homme. Je ne peux donner à cette conversation le tour d'une enquête sur la prostitution – quand bien même *en sympathie* – sans lui dire que j'ai vu clair dans son jeu. (« Je vous ennueie. Vous changeriez de table si j'étais autre chose qu'un client... Une personne par exemple, une rencontre, l'occasion d'un bavardage. Puisque vous restez, je ne suis qu'un client possible. ») Je ne peux pas profiter de ces whiskys pour qu'elle m'apprenne ce que signifie le fait de se prostituer ici, au Congo. J'essaie d'être délicat. La mettre à nu maintenant serait plus violent que la déshabiller dans ma chambre du Migitel.

J'accable, en écrivant « bar à putes », et ne fais que reconduire dans un livre les signes d'une violence qui court les rues, alors qu'un livre naît souvent de l'effroi ou du chagrin que l'on ressent à voir la vie négligée ou humiliée. Puis les filles et les femmes et les hommes qui se prostituent n'ont vraiment pas besoin que les écrivains leur maintiennent la tête sous l'eau. (Ceci, trouvé sur le site Vice, dans un article consacré aux prostituées chinoises de Belleville, à Paris : « Des abus de la part des policiers ont lieu quotidiennement. La répression est de plus en plus violente », déplore

Aiying, qui vient d'arriver, lunettes sur le nez et téléphone à la main. «La police a appris à dire *pute* en chinois pour mieux nous insulter. Ils auraient aussi bien pu apprendre à dire *bonjour*», dit-elle en souriant.»)

J'avais 25 ans, elle en avait 40, l'année où je suis souvent allé la retrouver dans les parages de la rue Saint-Denis. C'était une bonne nature : elle me parlait de tout (Aix-en-Provence, la météo, Charles Pasqua) avec une bonhomie qui aurait fait débander n'importe qui. Une fois elle s'est interrompue, ma main parcourait son dos : «Oh, une caresse! Ça c'est gentil!»

Mais un jour je ne l'ai plus trouvée et comme un chien perdu je suis souvent revenu à l'endroit où je savais qu'elle se tenait. Cinq ou six fois peut-être. J'ai même questionné ses «collègues», tout en devinant qu'elles ne me répondraient pas. Une autre année s'écoule et je la croise dans le quinzième arrondissement. Je me précipite pour la saluer, tout en lui laissant le temps de me remettre (elle ne me reconnaissait pas vraiment quand je revenais la voir, du côté de la rue Saint-Denis) et elle m'accueille de la même façon, exactement : sans être embarrassée le moins du monde. Le drame n'est pas une option, semble-t-il. On parle de la météo, d'un scandale à la mode, ou, en riant, de ce quinzième arrondissement qui n'était pas le mien et peut-être pas le sien non plus («Vous avez vu? J'fais ma bourgeoise»).

Rien de tout ça, non ; j'ai voulu respecter son anonymat, que son métier ne la désigne pas partout, et tous les jours.

La regarder s'éloigner était un crève-cœur. Je ne me suis pas placé dans le champ de son regard, je n'ai pas appris d'elle comment la revoir. Je ne l'ai plus jamais croisée.

La rage qu'on entend dans «baràputes»... Pour dominer, certains hommes et certaines femmes n'ont que la violence et l'assignation verbale. Si la prostitution entérinait la domination masculine sans ambiguïté ou sans zone d'ombre, l'homme n'aurait pas besoin de la rejouer dans le langage. Un soir, sur le boulevard de la Guyane, j'ai vu un homme être éconduit. Correctement. S'éloignant malgré qu'il en ait, je l'ai entendu gueuler «Sale pute!». L'instant d'avant il désirait cette femme; c'est maintenant un chien cherchant à mordre. Est-ce qu'on dit «Saleté de poisson» à un poisson? Celui qui dit «sale pute» parle à une reine. À une femme qu'il ne pourra toucher qu'en étant hyper violent. La prostituée en question ne s'est pas vue sur un trône, toisant le pauvre type, non; pendant cinq minutes elle se sera félicitée d'avoir échappé aux coups de poing, aux coups de pied de l'homme furieux. Mais lui sait que cette femme est inaccessible. Il n'a pour lui que son amertume et sa rancœur.

Trop de morale dans cette façon de chercher à humilier. Elle suffit à dire tout ce que le féminin fait au masculin, à quel point il le perturbe; à quel point le féminin trouve les hommes bien désarmés, n'ayant parfois que la violence physique et symbolique pour se défendre d'être fascinés.

Je ne mets pas des feuilles de vigne au dictionnaire, ce n'est pas ça. Si je m'interdis ce «baràputes» c'est pour ne

pas relever de cette masculinité qui trouve que « ça sonne bien ». De la même manière que les westerns ont érotisé revolvers et Winchester, des films et des romans ont rendu bath le virilisme des malfrats et des proxos. Je dois m'interdire ce mot qui sonne si bien alors qu'il tombe comme une baffe ou un crachat.

Pour décrire la violence du monde, je dois me faufiler entre la joue et la gifle qui menace. Pour agrandir l'espace au moment où il se réduisait dangereusement. Je peux sans doute y parvenir en décrivant ce que fait une prostituée, ses gestes, ses mots, sans tout ramasser dans un nom qui lui fera une étiquette qu'on prendra pour une identité, « C'est une pute ». Un mot seul est souvent une agression, quand une phrase complète réintroduit des espaces, des blancs, des pauses, des repos, des combinaisons, du jeu. Toute la littérature est peut-être une vaste méfiance à l'égard des mots isolés qui sont comme des loups solitaires. Il faut les solidarités parfois mystérieuses des différents éléments qui font une phrase, pour relever quelqu'un.

En septembre 2015 j'ai retrouvé Pointe-Noire, invité par l'Institut français local et une ONG modeste, Actions de solidarité internationale. Créée en 1985, ASI a peu de moyens et doit parer au plus pressé en ciblant les personnes les plus vulnérables (entre « les femmes » et « les hommes » ce sont les femmes ; parmi elles ce sont les jeunes et s'il y a des mineures ce seront celles qui sont déjà mamans). ASI vient au secours des « filles vulnérables » que les infirmières approchent dans les lieux de prostitution. Elles leur proposent de fréquenter un foyer, dans le quartier de Tié-Tié, où elles pourront suivre des cours d'alphabétisation et des focus sur les questions de santé les concernant, ou leurs enfants (qui ont tous moins de 5 ans). Ces derniers sont pris en charge par une puéricultrice, ce qui permet aux bénéficiaires de souffler un peu dans la journée. Le déjeuner est offert aux mères comme aux enfants, ce qui leur assure au moins un repas par jour pendant la semaine. Ainsi que des soins.

Les plus assidues accèdent l'année d'après au programme de formation professionnelle : à partir d'un projet construit

avec l'équipe du centre, elles intègrent un atelier de rue (mécanique, soudure, couture, coiffure ou pâtisserie, etc.). Ces journées de travail sont rendues possibles par l'ONG qui maintient la crèche pour les enfants. Diplômant, ce stage d'une année leur permet de construire ensuite, avec les formateurs d'ASI, un projet professionnel susceptible de les rendre autonomes financièrement. À terme, ces très jeunes femmes peuvent ne plus avoir besoin de se prostituer pour vivre, c'est-à-dire survivre.

J'ai donc séjourné trois semaines à Pointe-Noire en novembre 2015, et de nouveau trois semaines en 2016, au mois de janvier. Ensuite l'ONG m'a proposé de poursuivre le travail à Brazzaville, et j'y ai séjourné en mai puis en décembre 2017. L'ambition était celle-ci : animer un atelier d'écriture qui donnerait à ces mineures la possibilité de parler d'elles. Car l'écriture peut écarter la honte ; à moi de les aider à rejoindre leur histoire malgré cette violence incrustée comme un destin auquel, à 13 ou 14 ans, elles commencent à croire, dur comme fer. Ce serait une marque d'infamie. À 13 ou 14 ans, elles commencent à désespérer, et c'est poignant. Mon rôle : les aider à éclater, par l'écriture, ces concrétions qui phagocytent et paralysent l'image qu'elles ont d'elles-mêmes.

*

Cloé, Diane, Fifi et une quatrième bénéficiaire ont rédigé ce texte :

Dans la rue, on retrouve beaucoup de filles. Quand tu arrives où tu as tes habitudes, il y a toujours déjà des filles, alors si un homme se pointe ce n'est pas parce qu'une fille sera la première à l'aborder qu'il faudra rester immobile. Les autres iront quand même, et c'est ensuite à l'homme de choisir. Du coup les disputes entre filles sont très courantes.

Si tu as de la chance, il te suit.

Dans la chambre vous discutez du prix.

S'il décide de payer après l'amour, il arrive qu'il ne paye pas la totalité, qu'il dise « Finalement je n'ai que ça ». C'est très souvent. Il peut car « on n'est pas reconnues par l'État ». Ce sont les mots des hommes eux-mêmes : « je peux ne pas payer » ou « je peux te taper car tu n'es pas reconnue par l'État ».

Parfois le client paye, mais alors surgit un ami à lui. « Tu dois coucher avec lui aussi. » Et face à deux hommes, comment se dérober ?

Un homme qui ne paye pas du tout c'est un peu plus rare mais ça se fait. Et c'est toujours le même argument. Et tu as presque de la chance quand ça s'arrête là parce que parfois, ça va plus loin, et ce qui peut se passer, alors, ça peut être horrible. Maman Gertrude a raconté l'histoire d'une fille qui se promenait à la recherche d'un client. Elle en trouve un, il lui propose 15 000 francs CFA. Ils ne vont pas à l'hôtel mais dans une maison pas terminée, un chantier. Et quand la fille va demander à être payée, l'homme va refuser. Et appeler ses amis. Sept gars se rajoutent, ils la menacent

avec des couteaux : « Tu auras les 15 000 si tu couches avec nous tous. » Ils la violent, tous, et partent sans rien donner.

*

— Comment pensez-vous que les gens vous perçoivent ?

— Naza moto [ou motu] pamba! (« Je ne vauX rien. »)

Ou, à d'autres moments :

— Naza Ndumba.

(Cette réponse joue d'une malheureuse homophonie entre *jeune fille* et *bordel*. « Tu es bordel », « Je suis bordel ».)

Certaines filles se retrouvent prisonnières des mots : puisque la question de leur valeur est posée, elles afficheront un prix... et j'aurai peut-être une valeur, à force! Mais il est si dérisoire, le prix de la passe! Entre 1 500 et 5 000 francs CFA, soit le prix d'une assiette avec un poisson et une banane plantin dans un restaurant du centre-ville! Comment se convaincre d'avoir une quelconque valeur quand l'accès à ta peau, à ton sexe, à ton cul, ne coûte qu'un poisson et une banane¹ ?

Écrire pour desserrer les mâchoires de certains mots (« abandon » fait pleurer, « putain » donne envie de disparaître). Et en débusquer d'autres, au fil des brouillons,

1. Par comparaison, une passe coûte en France à peu près 50 euros, soit le prix de deux ou trois plats dans une brasserie parisienne – je mesure ce que mon calcul a de dérisoire mais enfin ; un Français ne sort pas 50 euros sans se poser de questions alors que payer 3 000 francs CFA est une chose possible quand on vit au Congo dans un quartier populaire.

véhicules d'un regard tout neuf sur leur histoire et leur personne, ou même leur corps.

Tendre l'oreille, observer. Essayer de tout comprendre. Fréquenter des bourgeois, des étudiants, quelques expats, et passer tout le temps possible avec ces très jeunes femmes.

Essayer de parler avec les patrons des bars où elles travaillent, peut-être avec leur *love* aussi, qui est à la fois leur amoureux, le père de l'enfant qu'elles peuvent avoir, et leur souteneur. « Mon *love*. »

Tendre l'oreille, essayer de tout noter, de voir – « essayer » car je sais que je manquerai beaucoup de signes, ou que j'interpréterai de manière biaisée ceux qui m'alerteront.

Au cours des premiers jours passés dans la cour du centre ASI, au milieu de ces filles, à échanger avec les infirmières, les éducateurs, l'assistant social, je vais souvent entendre cette expression : « faire la vie ». Est-ce un congolisme ? Les premières fois je ne pose pas la question car la proximité avec *faire sa vie* ou *faire la fête* me donne l'impression d'en comprendre le sens. Ou *vivre sa vie*, ou *partir à l'aventure*, ou *faire la noce*... J'étais loin du compte : « se prostituer ». Plus tard j'apprendrai que le sens de l'expression est un peu plus large. Qu'il en vient même à englober les formules que je connaissais (*faire la fête*). J'étais loin du compte ? Jean-Luc Godard tourne *Vivre sa vie* en 1962. Il y a Anna Karina, elle joue le rôle d'une jeune femme approchant la trentaine, peut-être moins. Ballottée par la vie dans le Paris

arno bertina
l'âge de la première passe

Ceci n'est pas un essai sur le Congo. Cinq longs séjours, à l'invitation d'une ONG, ne permettent pas d'écrire sur un pays. Ce n'est pas non plus un récit de voyage. Alors quoi? C'est assurément un livre sur les filles des rues que j'ai rencontrées à Pointe-Noire et Brazzaville, dont j'ai voulu décrire la force et les blessures. Mineures n'ayant pas d'autres ressources que la prostitution, souvent orphelines et déjà mères, elles se métamorphosent dès la nuit tombée pour « faire la vie ». Mais peut-être est-ce aussi un livre sur ce monde qui est le leur, avec sa misère et ses mystères, et sur ce qu'il a déplacé en moi...

Arno Bertina a publié notamment, chez Actes Sud, *Le dehors ou la migration des truites* (2001) et *Appoggio* (2003) puis, aux Éditions Verticales, *Anima motrix* (2006), *Ma solitude s'appelle Brando* (2008), *Je suis une aventure* (2012) et *Des châteaux qui brûlent* (2017).

www.editions-verticales.com

verticales



Arno Bertina
L'âge de la première passe

Cette édition électronique du livre
L'âge de la première passe d'Arno Bertina
a été réalisée le 17 février 2020
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072851605 – Numéro d'édition : 353960).

Code Sodis : U27548 – ISBN : 9782072851612
Numéro d'édition : 353963.